

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Michel VEUTHEY

Libres propos sur la louange

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1990, tome 86, p. 12-21

© Abbaye de Saint-Maurice 2014

Libres propos sur la louange

Il est toujours périlleux de parler de l'art ou de la poésie, de l'amour ou de la foi, car le seul fait de réduire à des notions et à des mots ses expériences les plus intimes constitue déjà une sorte de trahison. En abordant le thème de la louange, où convergent la prière, la poésie et la musique, je m'engage consciemment sur une voie difficile, et j'implore dès ce premier paragraphe l'indulgence de mes lecteurs. Ils me l'accorderont sans doute, dans ce climat familial où se retrouvent si volontiers les anciens de Saint-Maurice.

Le chœur imaginaire

Les rédacteurs de cette revue ne m'ont pas demandé une évocation de souvenirs personnels : ils n'intéresseraient guère les lecteurs. Pourtant, comment aborder le thème de la louange liturgique sans faire surgir, dans une imagination sonore fécondée par la mémoire, les voix de tant de chanoines qui ont ensemencé ou soutenu ma vocation de musicien ? En une étrange polyphonie, se mêlent la voix de M. Cornut m'apprenant la messe XVII, celle de M. Pasquier révélant le *Nos qui sumus* au chœur de Vernayaz, celle de M. Revaz entonnant l'introït *Cibavit eos*, le timbre profond de M. Closuit dans un *Kyrie* de Perosi, celui de M. Rappaz dans une préface lumineuse en sa gravité, une envolée lyrique de M. Athanasiadès, une acclamation vibrante de M. Zumofen, une antienne matinale très aiguë de M. Crivelli, le vibrato de M. Gogniat, une sereine psalmodie de M. Kull, et le dernier mot, si court et si intense en sa faiblesse, que me livra la voix de M. Broquet quelques jours avant sa mort : « Continuez ! »

Etrange polyphonie, trame sonore intérieure sur laquelle se greffent tant d'autres souvenirs, proches ou lointains, qui me rattachent à l'Abbaye, à son Collège, aux Semaines de musique liturgique. J'évoque cela sans aucune nostalgie, non comme de beaux moments passés et regrettés, mais comme des réalités bien vivantes qui ont contribué et contribuent encore à faire de moi ce que je suis, nourrissant quelques dizaines d'années de pratique et de

réflexion en musique sacrée. Car les chanoines ne se contentaient pas de chanter : ils vivaient et vivent encore — certains à l'Abbaye, quelques-uns avec les chœurs célestes — cette louange dans la vérité de leur vie, et ils savaient en parler avec assez d'enthousiasme pour nous en donner le goût.

De temps à autre, dans les virages d'une conversation, surgissait une expression magique : la « laus perennis », toujours en latin, et nous sentions que, malgré les transformations de l'Abbaye au cours des siècles, ils s'y rattachaient encore.

Un étrange paradoxe

Quand on évoque la louange chantée, la première idée qui surgit à l'esprit est sans doute celle de sa gratuité — certains diraient tout bonnement : de son inutilité.

Dans une époque où les ordinateurs savent dire, sans perdre de temps, l'état d'un compte en banque et l'inventaire des stocks, les chômeurs, les malades et les personnes âgées souffrent sans doute plus qu'autrefois de se croire « inutiles ».

Artistes et musiciens les rejoindraient peut-être dans ce triste repaire du temps perdu, si les problèmes d'organisation et les demandes de subventions ne les aidaient pas à se sentir aussi importants que des gestionnaires. Heureux les sommets enneigés, les vagues de l'océan, les plaintes du vent et les frêles pâquerettes : leur inconscience leur évite la tristesse de se sentir inutiles.

Dans les noviciats des monastères, je suppose que les maîtres et maîtresses des novices rivalisent d'arguments théologiques et psychologiques pour calmer les scrupules des jeunes, partagés entre la vocation contemplative et la soif d'être utiles, dans un monde déchiré par la haine et l'injustice.

Au-delà de toute logique, l'appel de la louange continue à fleurir, et jamais aucun moine ne vous dira, comme premier argument, qu'il est utile ! N'est-ce pas précisément parce que tout, dans notre société moderne, et souvent même dans l'Eglise, est axé sur le rendement, qu'on éprouve aussi intensément aujourd'hui le besoin de l'art et celui de la louange gratuite ?

Cette gratuité n'est qu'apparente, mais il est bien difficile d'expliquer la valeur de la louange à qui n'en a pas fait l'expérience.

On a pourtant écrit de fort belles choses sur l'importance de la beauté, sur le rôle des artistes dans une société, sur l'influence historique de l'Eglise dans la civilisation occidentale. Malgré tout, quand on dit de quelqu'un avec un sourire aimablement condescendant : « C'est un artiste... », on ne donne guère l'impression qu'on estime indispensable son rôle dans la société. Dans l'Eglise même, quand le Concile de Trente jugea que la musique était trop ornée, il se trouva des musiciens pour apporter aux mélismes une cure d'amaigrissement qui leur fut fatale. Quitte à compenser bientôt, par les folles fioritures de l'architecture baroque, cet essai de retour à la sobriété fonctionnelle.

J'ai vu moi-même plusieurs prédicateurs abrégé ou accélérer les temps de prière et les cantiques pour bénéficier de quelques minutes supplémentaires. Sans doute estimaient-ils que leurs envolées oratoires seraient plus utiles à notre sanctification que la louange ou le chapelet. Ils ne voyaient sans doute dans l'acte de chant qu'un élément décoratif, certes bien ancré dans la tradition, mais de plus en plus inutile dans une Eglise devenue soucieuse d'un certain rendement.

Pourtant, même de ce simple point de vue utilitaire, ils se trompaient gravement.

Louange et construction de la personne

Nos actes de chant se restreignent souvent à quelques facettes. Interrogez des chanteurs : la disparité de leurs réponses révélera leurs limites.

Pour les uns, chanter constitue un acte rituel banal : ayant reçu le talent d'une voix sonore, ils l'exploitent avec une évidente bonne conscience, le chant devenant la forme normale de leur prière. Pour d'autres, c'est l'occasion d'exprimer, et même de méditer grâce à la durée des longues vocalises, de belles pensées sur Dieu et sa création ; pour d'autres encore, c'est l'aspect artistique qui prédominera, avec tout son cortège d'émotions et de convivialité dans l'œuvre communautaire ; pour d'autres enfin, les heures consacrées au chant représentent des moments de détente, de libération d'énergie, de jeux sonores.

Quelques rares musiciens vous parleront des effets en profondeur que le chant peut engendrer, mais la plupart semblent ne pas en être conscients. Peu d'activités humaines, pourtant, affectent l'homme aussi globalement que

l'acte de chant. En théorie, tout est clair : le chant développe les organes respiratoires, il nous offre la richesse poétique de beaux textes, il atteint fortement notre sensibilité. N'importe qui saura vous fournir un bouquet d'édifiantes généralités, oubliant de prendre conscience des interactions produites entre ces divers domaines.

L'acte de chant constitue, ou devrait constituer un tout. On nous apprend qu'un chant est un objet unique, et qu'il n'est pas seulement l'addition d'un texte et d'une mélodie. Mais on oublie trop de dire que le chant bien vécu opère aussi sur la personne un effet global unificateur.

Prenons les divers aspects de l'acte de chant, et commençons par le texte. Si je suis honnête, comme choriste et surtout comme soliste, je ne me mets pas à chanter sans avoir lu, compris, médité, assimilé le texte. J'ai donc opéré un acte cérébral qui, en principe, dépasse déjà ce stade et nourrit ma prière. Mais si mon cerveau a compris le sens des paroles, ma sensibilité a probablement déjà vibré grâce à leur densité poétique. Ce n'est pourtant qu'un début, car, au moment où ma voix le profère en le chantant, le texte acquiert une dimension nouvelle, insoupçonnable auparavant, grâce aux énergies qu'il mobilise en moi, exigeant un investissement physique étonnant, avec toute une exploitation organique des muscles engagés dans la respiration, la phonation, l'articulation. Ainsi, je sens mon être tout entier investi dans le chant, dans un acte unique qui, par cette mobilisation de diverses facultés de ma personne, l'unifie et la construit.

En même temps, si je chante pour d'autres ou avec d'autres, j'ai conscience d'une intense communication avec eux, grâce aux vibrations sonores dans lesquelles eux et moi sommes plongés, dans le partage des mêmes mots, des mêmes rythmes, des mêmes élans mélodiques, des mêmes émotions, faisant vivre d'un seul mouvement l'espace qu'habitent nos voix.

Alfred Tomatis fait justement remarquer que le phénomène de la perception sonore ne se limite pas aux seules oreilles mais que l'être tout entier écoute, puisque les vibrations atteignent toutes les cellules de notre peau.

La grenouille et le bœuf

Le coassement de la grenouille et le meuglement des bœufs paraîtront sans doute incongrus dans une réflexion sur la louange! (La vraie louange,

au-delà de nos goûts personnels et de nos habitudes culturelles, n'est-elle pas celle qui naît de notre nature la plus authentique ? Si cela est admis, pourquoi devrions-nous exclure les grenouilles et les bœufs du grand chœur de la nature célébrant, de toutes ses forces vives et dans toutes les formes possibles, la louange du Créateur ?)

Mais si je fais appel ici à ces deux animaux, c'est évidemment en référence à une fable bien connue, où « la chétive pécure » meurt de son ambition démesurée. La démesure ! Voilà bien l'antipode de toute vraie louange. Car si la grenouille de la Fontaine éclate, c'est pour avoir cherché à devenir ce qu'elle n'était pas : un brave bœuf « de belle taille ». Si les Grecs ont bâti tout leur univers tragique autour d'une faute capitale de l'être humain, cette intraduisible « ubris » que ni l'orgueil, ni la démesure, ni l'excès ne sauraient exprimer dans son intégralité, c'est bien parce qu'ils avaient senti la richesse de la véritable mesure. « La foudre de Zeus, dit un chœur d'Eschyle, frappe les sommets », c'est-à-dire tout ce qui dépasse la norme et la mesure.

La clef de la sagesse grecque, la clef de tout véritable humaniste n'est-elle pas dans cette juste mesure ? Mais qui dit mesure, s'il dit contrôle et équilibre, ne dit pas médiocrité. Là se situe, dans notre sensibilité nourrie de démocratie et de souci d'égalité, le risque d'un terrible malentendu. La sagesse grecque ne se contente pas de « l'honnête moyenne », de la simple « opinion commune » si souvent synonyme de banalité et de vulgarité. Non, elle nous dicte la règle de tout accomplissement personnel : « Deviens ce que tu es ». Le paradoxe n'est qu'apparent, car, si j'ai reçu à ma naissance des aptitudes, des talents, des facultés, je ne serai moi-même personne accomplie que si je consacre toute mon attention à les mettre en valeur, pour parvenir à cette « taille de l'homme » si chère à Ramuz.

L'homme peut y tendre de multiples manières, par la réussite professionnelle ou politique, par la réalisation d'une œuvre ou la construction d'un monde meilleur, mais il n'atteindra sa véritable taille que s'il met en valeur sa propre personne, par le développement harmonieux de son être. Cela ne s'opère ni par l'exploit sportif, qui exige la force de caractère et le dynamisme musculaire, mais risque d'oublier les autres valeurs ; ni par la croissance intellectuelle qui méprise l'équilibre physique ; ni par l'ivresse créatrice ou le dévouement aveugle qui dédaigne la connaissance et l'intelligence des phénomènes.

Au contraire, par la globalité de ses exigences, l'acte de louange me semble constituer pour l'homme une chance exceptionnelle, car il l'aide dans la construction de sa personnalité, à condition qu'il sache le vivre en sa totalité.

De l'homme à Dieu

Si l'évocation de la mise en valeur de la personne par le chant risque peut-être de faire croire à une vision humaniste et terre à terre des phénomènes, celle de la louange va infiniment plus loin, car elle ouvre l'homme à une autre dimension.

Mais j'ai tenu à insister sur ce premier aspect, car nous avons, dans nos idées et souvent même dans nos pratiques chantantes, une conception déshumanisée du chant d'église. On a tellement insisté sur le caractère soi-disant spirituel de la musique sacrée qu'on l'a souvent dénaturée, ou — pour reprendre une expression de l'abbé Julien qui fit rougir le bon père Segarra, maître de chœur de Montserrat — « émasculée ». J'ai entendu il y a deux ans une conférence d'un personnage très important dont je tairai le nom. Opposant le grégorien à la musique née du jazz, il attribuait ce dernier à l'univers diabolique et le grégorien à la liturgie céleste, sous les dangereuses étiquettes de « musique physique » et de « musique spirituelle ». Avec de telles théories, il n'est pas étonnant que l'on soit parvenu, dans certains monastères, à une interprétation tellement épurée du chant liturgique que les voix ont perdu leur timbre, signe évident qu'à leurs yeux la musique, pour devenir spirituelle, doit se couper le plus possible de ses racines physiques.

Si le Christ avait voulu cela comme modèle de spiritualité, il n'aurait pas tenu à s'incarner ! Que de tort on aura fait au christianisme et en particulier à la prière liturgique, en confondant spiritualité et désincarnation !

Le chant constitue sans doute une chance exceptionnelle d'ouverture à la vraie spiritualité, car, tout en mobilisant fortement les énergies physiques, cérébrales et affectives de l'homme, il les transfigure et les anime de l'intérieur.

Dès lors, une célèbre phrase de saint Irénée vient spontanément à l'esprit. Si « la gloire de Dieu, c'est l'homme vivant », comment ne pas reconnaître dans le vrai chanteur un modèle possible de l'image de Dieu que le chrétien doit révéler au monde ?

S'il est vrai que la louange peut contribuer à construire l'homme dans sa véritable dimension, en le dilatant de l'intérieur à tous les niveaux — dans les organes de son corps devenant musique vibrante, dans les méandres de son cerveau ruminant le contenu des textes, dans les arcanes de son cœur réchauffé par la grâce — cette opération ne s'effectue pas sans une certaine ascèse. Toute vie, dans la nature, présuppose une certaine forme de mort.

« Le sacrifice qui plaît à Dieu, c'est un esprit brisé », nous rappelle douloureusement le psaume 50 : « un cœur brisé et broyé ». Notre « sacrifice de louange et d'action de grâce » pourrait-il échapper à cette règle ? Si le chant épanouit le musicien et ses auditeurs, cela s'opère aussi, paradoxalement, par une brisure, par cette fente douloureuse de la graine éclatée pour que naisse le germe nouveau, par celle du bouton de rose permettant à la multitude pourpre des pétales de prendre son essor. C'est l'heure de l'ouverture qui se livre, fragile, pour que s'accomplisse le véritable épanouissement.

Cette louange-là, chez le musicien, est d'abord mort à quelque chose, à cette carapace du grain fermé, à cette dureté du cœur tourné sur lui-même, et qui doit, pour s'ouvrir, se retourner, se « convertir ». Parfois en renonçant à une belle musique jusqu'alors aimée, et désormais insuffisante pour porter la louange authentique.

C'est souvent au prix de cette ascèse que se paient le déploiement du cœur, l'éclosion du véritable lyrisme. Dans l'opéra, le spectateur-auditeur admire souvent l'ivresse du don de soi que révèle un bon chanteur. Si elle est moins spectaculaire et moins visible, l'offrande intérieure du chanteur liturgique est tout aussi exigeante.

Renoncer aux applaudissements, réussir à se faire oublier pour ne pas devenir écran, abandonner une œuvre jugée trop savante par l'assemblée à laquelle elle est destinée, fondre sa voix parmi celles d'une foule anonyme, se contenter de l'unisson pour ne pas perturber une communauté encore peu sûre, accepter de chanter bien, même si la voix d'un voisin compromet inévitablement le résultat esthétique, savoir se taire pour faire place à la musique du silence, autant d'occasions d'entraîner cette brisure du cœur grâce à laquelle, comme le bouton de rose ou le grain de blé, l'être intérieur grandira vers sa véritable dimension.

C'est à travers ces contraintes parfois douloureuses que l'homme se construit et devient louange en acquérant sa véritable liberté.

Du faire à l'être

Comme en tant d'autres domaines, on a trop insisté sur le *faire*, et négligé l'*être* qui devrait en garantir la valeur. Louer, certes, signifie faire quelque chose, émettre des sons, dire des mots, accomplir des gestes. Que l'on soit

« simple » chrétien, religieux ou moine, la tentation est grande de déterminer dans sa journée un certain nombre de moments consacrés au devoir de la prière ou de la louange, et de s'en contenter. Mais il faut aller plus loin.

Si ces moments étaient vécus en plénitude, nous grandissant de l'intérieur, ils devraient faire de nous des êtres de louange. Si nous pouvions le devenir en vérité, si nous pouvions acquérir cette seconde nature — ce serait peut-être déjà une forme de la sainteté — nous serions des êtres vivants chargés de louange, témoins capables de dévoiler quelques parcelles de la gloire de Dieu.

Devenue un état et non plus seulement une activité, la louange se confondrait avec notre vie même, et ce serait une manière de revivre cette *laus perennis* dont l'Abbaye de Saint-Maurice cultive la féconde nostalgie.

Dieu n'a sans doute pas *besoin* de notre louange. Mais, pour que sa gloire s'accomplisse et soit révélée au monde, il faut que nous soyons louange, parce que c'est la seule manière d'assurer la pleine réussite de notre destin d'homme ou de femme.

Quand on parle avec certaines personnes, et surtout quand on les voit à l'œuvre, on a le sentiment d'une profonde cohérence entre leur nature et leur activité professionnelle. J'imagine que cela devait se produire chez les moines qui assuraient la *laus perennis*. Après avoir redit des centaines de fois les expressions savoureuses du psautier — « le murmure de mon cœur », « les paroles de ma bouche », « les cris de ma prière » — ils devaient sans doute être tellement imprégnés de la réalité de leur louange qu'ils la vivaient dans leur cellule comme au chœur, leur mémoire ne cessant de rapporter à leur conscience telle strophe d'hymne, tel verset de psaume qui nourrissait leur silence et berçait leur sommeil.

J'ai souvent essayé d'imaginer ce que pouvait être, dans un monastère consacré à ce ministère, la vie de ces spécialistes de la louange, et je me réjouis de lire les pages que Jean-Claude Crivelli consacre, dans le même bulletin, à l'histoire de la *laus perennis*.

Ce devait être merveilleux de sanctifier ainsi le temps, de consacrer au Seigneur cette part du temps humain qui s'écoulait dans ces vieux murs. Si la liturgie des heures, bien comprise, nous impressionne par ces moments de prière scandant la journée des communautés, la *laus perennis* était infiniment plus exaltante, par ce sentiment de permanence de la contemplation des

merveilles de Dieu, quand véritablement, « le jour au jour en livre le récit, et la nuit à la nuit en donne connaissance ».

Et l'on mesure la douleur du dernier chœur lorsque, un certain jour, il sut que personne après lui ne viendrait assurer la relève.

Une vision nouvelle de la liturgie des heures

Mais cette conception de la *laus perennis* ne nous empêche pas de réfléchir aussi sur les formes concrètes que cette antique tradition pourrait revêtir aujourd'hui.

Il y a dans ce désir d'une louange sans faille une soif de sanctifier, de consacrer à Dieu toute la durée du temps. Pendant que la majorité des hommes vaquent à leurs autres occupations ou se reposent, quelques-uns assurent cette présence consciente. Moines et moniales cultivent ce que je suis tenté d'appeler le service de l'émerveillement, pour que les *magnalia Dei* ne se noient pas dans la grisaille de la routine et de l'habitude. Conserver le regard de l'enfant que rien ne surprend mais qui s'émerveille de tout, voilà sans doute la condition même d'une authentique aptitude à la louange.

Les limites de nos horizons, la sédentarité et l'absence d'informations exigeaient autrefois qu'un tel service fût accompli en un seul et même lieu, par des relais. Elle devait être émouvante, cette transmission de la charge, quand un chœur quittait la basilique et confiait au chœur suivant le soin de prendre la relève.

Aujourd'hui, nos regards et nos esprits sont constamment ouverts aux dimensions de la terre. On a déjà évoqué souvent la permanence de l'Eucharistie à travers le monde. La célébration des heures élargit cette image à la sanctification des moments de la journée.

Une très belle hymne des complies évoque cette transmission de l'office de louange. A l'heure où les chrétiens d'Europe achèvent leur journée, ceux d'Amérique la poursuivent, mais, déjà, l'Extrême-Orient prend la relève pour entonner la louange du jour nouveau :

Déjà levé sur d'autres terres,
Le jour éveille les cités.
Ami des hommes, vois leur peine
Et donne-leur la joie d'aimer.

La *laus perennis* locale n'existe plus que, ici et là, dans la forme silencieuse de l'adoration perpétuelle. Mais notre conscience du monde nous permet de nous unir à ceux qui chantent ailleurs, et d'interrompre notre louange en leur confiant le soin de la poursuivre.

Malgré cette consolante réalité, je ne puis m'empêcher de regretter ce temps de la louange ininterrompue au pied du rocher de Saint-Maurice. Je suis donc heureux que l'idée de revivre cette course de relais de la louange avec les paroisses et les communautés rattachées à l'Abbaye, l'espace d'une fin de semaine, ait été accueillie avec autant de chaleur, et je suis sûr que tous ceux qui y participeront trouveront là une expérience dont ils peuvent difficilement mesurer l'intensité avant de l'avoir vécue.

Mais ne faut-il pas déjà songer aux suites possibles ? Ne pourrait-on pas imaginer que chaque année, à la Saint-Maurice, la traditionnelle veillée de prière s'amplifie en un week-end de *laus perennis* ? Je suis sûr que l'on trouverait des participants prêts à s'y engager. Et puisqu'on m'a permis d'entrouvrir la porte du rêve, je ne serais pas surpris, d'ici quelques années, de voir renaître quelque part la tradition d'une *laus perennis* digne de ce nom.

Quand des jeunes, en particulier, aspirent à une intensité de vie intérieure toute nouvelle, quand on constate chez certains un sens très sûr de la célébration et une compétence musicale authentique, quand on découvre les formes simples que peut revêtir aujourd'hui la liturgie sans perdre pour autant sa dignité foncière, je crois que des pistes pourraient apparaître bientôt. Je ne vais pas imaginer l'Abbaye renonçant à ses tâches pastorales et enseignantes pour revenir à la stricte louange, mais je rêve d'un lieu d'accueil où quelques chanoines spécialement préparés animent et coordonneraient, à temps partiel ou à plein temps, des groupes de chrétiens réunissant des religieux, des religieuses et des laïcs, chacun s'engageant à participer, quelques heures par mois, à une permanence de la louange chantée.

Si la Suisse du 700^e est jugée assez vieille et assez stable pour vivre 1991 sous le signe de l'utopie, la vénérable Abbaye peut bien imaginer l'emprunt de cet emblème pour la poursuite de son jubilé.

Je suis sûr que, parmi les lecteurs de ces propos, certains partageraient volontiers mon rêve.

Michel Veuthey